

**LE PREMIER ET LE PLUS PROFOND DES SAVANTS :**

**ADAM,  
NOTRE PREMIER PÈRE !**

par

**M. L'ABBÉ F. X. BURQUE**

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Nouvelle édition sur celle de 1876



Éditions Saint-Remi

– 2013 –

## **Aux éditions Saint-Remi :**

SCIENCE D'AUJOURD'HUI ET LES PROBLEMES DE GENESE par Le  
Rn d 'Père Patrick O CONNEL, 144 p., 12 €

L'ÉVOLUTION UN MENSONGE, Trente thèses contre l'évolutionnisme  
théiste par Mme Paula HAIGH, 260 p., 18 €

LA FOI DEVANT LA SCIENCE MODERNE par Mgr de SEGUR, 76 p.,  
11 €

LE DARWINISME ET L'ORIGINE DE L'HOMME par M. l'abbé A. LE-  
COMTE, 188 p., 17 €

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 Cadillac  
Tel/Fax : 05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## PRÉFACE

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un remarquable écrit, dû à la plume du Révérend M. Burque, professeur de philosophie au Séminaire de Saint Hyacinthe. Nos lecteurs reconnaîtront avec nous que le jeune professeur prend dès son début un rang distingué, parmi les littérateurs et les savants de notre pays.

Une force d'argumentation remarquable, soutenue par un style entraînant, pourra convaincre même jusqu'aux plus prévenus, que l'étude de la nature a un tout autre but que la connaissance absolue des différents êtres, leur conformation, leur organisation etc., pour pouvoir les ranger, par des combinaisons plus ou moins ingénieuses, en séries ou tableaux continus suivant que leurs affinités ou leurs dissemblances les rapprochent ou les éloignent les uns des autres ; mais qu'elle peut encore offrir des ressources immenses à l'apologétique chrétienne. D'ailleurs, dans notre siècle de positivisme et du culte de la matière, on bouleverse l'univers entier, on analyse les corps jusqu'à leurs molécules constituantes, pour y chercher des armes contre la révélation ; on voudrait si bien se passer de Dieu qu'on cherche à force de mots vides de sens et de paradoxes à vouloir faire croire qu'Il n'existe pas ; la nécessité s'impose donc au philosophe chrétien de descendre dans l'arène avec le matérialiste, d'étudier la nature avec lui, pour faire ressortir l'énormité de ses systèmes, et démontrer, à science égale, l'absurdité et l'impiété de ses théories.

Nos lecteurs, nous en sommes certain, liront cet écrit avec le plus grand intérêt.

*LE NATURALISTE CANADIEN,*  
Vol. VIII. Cap Rouge, Q., mai 1876. N° 5.  
Rédacteur : M. l'Abbé PROVENCHER.

## I.

On aime généralement, en quelque genre que ce soit, à regarder dans le passé, pour se glorifier du nombre et de l'antiquité des illustres prédécesseurs qui ont honoré les voies que l'on suit. Ainsi les familles se glorifient de leurs ancêtres ; les ordres religieux, de leurs fondateurs et de leurs saints. Or, il en est de même des naturalistes : jetant les yeux en arrière, ils saluent avec enthousiasme et avec bonheur tous les grands hommes qui ont scruté le plus profondément et fait connaître avec plus d'abondance à l'humanité les merveilles si admirables, mais si mystérieuses de la nature. Le nombre de ces grands hommes est considérable. Tout le monde sait que l'étude des œuvres de Dieu a toujours préoccupé et captivé une foule de génies ; et que les derniers siècles entr'autres, à la suite des Galilée, des Kepler, des Newton, des Buffon et des Linnée, ont vu surgir des pléiades de savants. Mais il y a aussi des savants au moyen-âge : témoin, Albert-le-Grand. Il y en a parmi les anciens : témoin, Aristote. Il y en a au sein des peuples les plus reculés : témoin, Salomon et Job.

Quels seront donc les pères de la science ? En remontant plus haut dans l'histoire, ne serait-il pas possible de trouver encore à Salomon et à Job quelque prédécesseur ? Certes, il serait intéressant, par exemple, de pouvoir atteindre jusques par delà le déluge, aux temps les plus primitifs de l'humanité, et de saluer là, dans Adam, notre premier père, le père et le fondateur de la science parmi les hommes !

Il va sans dire que si l'on consulte, à ce sujet, Voltaire et Rousseau, ils nous rient au nez. Les premiers hommes des savants ! Ce n'étaient que des espèces de bêtes, courant à la façon des singes, à travers bois et montagnes, sans aucune société, sans aucune civilisation, sans aucune loi !

Mais Voltaire et Rousseau n'étant pas des autorités scientifiques, il peut être fait bon marché de leurs systèmes. On sait que Voltaire, complètement embourbé dans ses explications des fossi-

les, ne trouvait rien de mieux à répondre qu'il en finissait là, ne voulant pas se brouiller avec M. de Buffon, pour des coquilles.

Cependant, il n'y a pas à se le dissimuler, la théorie, a été soutenue par des hommes d'une compétence plus marquée ; et elle a eu de la vogue. Lamarck, qui vivait à peu près dans le même temps que Voltaire, explique la génération spontanée par l'action combinée de l'attraction, de l'humidité et de la chaleur ; et, les premières molécules vivantes obtenues, il enseigne formellement que toutes les espèces, l'homme y compris, viennent de là, par des transformations successives et graduelles, dans la double série des animaux et des plantes.

De Maillet, un peu auparavant, avait expliqué la vie par les fluctuations de la matière, et les espèces par les fluctuations de la vie ; et des siècles avant ces plagiaires, Anaximandre, disciple de Thalès, avait écrit que l'homme, terme final de la transformation des espèces, n'était devenu ce qu'il est, qu'après avoir été successivement Zoophite, Mollusque, Poisson, Reptile, Oiseau et Mammifère.

Au fond, il est très facile de reconnaître que cette doctrine du progrès absolu, est l'unique refuge de tous ceux qui nient Dieu et la création. Athées, Matérialistes, Panthéistes, Positivistes etc., se rencontrent forcément et se voient d'un coup d'œil ami sur ce terrain.

Epicure, posant son système des atomes, établissait bien de toute nécessité, que l'homme n'était que le plus parfait des animaux, et que les animaux et les plantes ne différaient entr'eux et de la matière brute, que par la disposition diverse de leurs principes constituants.

Aussi lorsque Darwin, en 1858, publiait son livre, devenu fameux, sur l'*Origine des espèces*, il n'enseignait, quant à la substance, absolument rien de neuf - plus plagiaire même que de Lamarck et de Maillet, puisqu'il écrivait après eux. Et comme tous ses prédécesseurs encore, il défendait et appliquait, ni plus ni moins, le Panthéisme régna.

Car l'erreur la plus universelle des temps modernes, est, sans le contredit, le Panthéisme de l'Allemagne, expliquant tout par le développement indéfini de l'absolu. Cette erreur a rallié à elle tous les drapeaux de l'incrédulité ; et l'on peut dire à bon droit que la doctrine de Darwin sur la transmutabilité des espèces, est aujourd'hui sa plus logique, sa plus rigoureuse, et sa plus imposante expression. Jamais le Panthéisme n'avait été soutenu avec plus de rigueur ; jamais aussi le transformisme ne le fut avec plus de force.

Darwin, en effet, tout en empruntant le principe de la transformation, ne manqua pas d'être incontestablement original sur le mode de cette transformation ; et *la lutte pour la vie, la sélection naturelle et sexuelle, la survivance des aptes (struggle for life, natural and sexual selection, survival of the fittests)*, resteront à jamais pour témoigner du même coup, et du génie du naturaliste anglais et de la stérilité des efforts des impies pour faire triompher leurs systèmes, qui ne sont toujours, après tout, que de misérables élévations de sable et de poussière, balayées tôt ou tard par la raison et le bon sens.

A la rigueur, il ne nous est pas indispensable, pour établir que notre premier père a été réellement l'homme le plus savant qui ait jamais existé, de démontrer auparavant que le genre humain a commencé, de fait, par un homme et une femme construits de toutes pièces, formés d'un corps animal et d'une âme intelligente, complètement indépendants de toutes les espèces brutes, mêmes les plus élevées, en un mot, semblables en tout aux hommes et aux femmes du dix-neuvième siècle ; car nous nous adressons à des lecteurs catholiques, bien éclairés d'ailleurs, qui connaissent parfaitement la vérité à ce sujet.

Néanmoins, parce que l'opposition subsiste toujours et gronde dans le lointain, il faut que nous en ayons le cœur net avec elle : nous ferons par conséquent, cette démonstration. D'un autre côté, ce nous sera comme une base, un point de départ inébranlable pour l'exposition de notre doctrine, laquelle obtiendra par là beaucoup plus d'étendue, et vaudra, non seulement pour les catholiques, mais aussi pour toute espèce d'incrédules, pour les Rationalistes eux-mêmes.

Avant tout, il est impossible que la vie soit l'épanouissement de la matière et vienne d'elle ; attendu que l'effet ne peut être supérieur à sa cause, ou plutôt qu'il ne peut pas avoir d'effet sans cause, et que la lumière, par exemple, ne peut pas sortir des ténèbres, ni l'harmonie et la beauté de la confusion et du désordre.

Les infusoires ! s'écrivait-on de toutes parts. Vaine objection ! Il est aujourd'hui incontestablement démontré que ces animalcules mystérieux sont dus à des germes. Ces germes remplissent l'atmosphère, tombent dans des milieux convenables et se développent : voilà la raison pure et simple du phénomène. M. Pasteur a déjà fait l'expérience avec soixante ballons de verre à la fois. Les ballons contenaient les infusions les plus propices ; mais ils étaient à col recourbé. Eh ! bien, après deux années d'attente, aucun infusoire n'est apparu ! Pourquoi ?

Parce que l'air, circulant à l'intérieur, avait abandonné ses germes, lesquels peuvent bien tomber, mais ne peuvent pas remonter, dans une atmosphère tranquille. *Omne vivum ex ovo*, disait Harvey, plutôt par éclair de génie que par conviction ; et voilà qu'aujourd'hui, il est irrésistiblement prouvé que ce grand principe est exacte.

En second lieu, il est impossible que les espèces ne soient que l'épanouissement de la vie, et proviennent d'un petit nombre de types primitifs, insensiblement et graduellement transformés, pendant une longue suite de siècles. Car les espèces sont fixes. De temps immémorial, elles se multiplient sans se corrompre ; tout animal ou toute plante engendre un animal ou une plante absolument de même nature ; les unions entre les espèces voisines sont stériles ou ne donnent que des produits inféconds ; et, s'il est absurde et ridicule de conjecturer que les Mammifères pourraient bien, avec le temps, être formés en Oiseaux, en Poissons, pourquoi le serait-il moins de prétendre que les Oiseaux viennent des Poissons, et que les Mammifères viennent des Oiseaux ? Il faut donc accorder à toutes les espèces distinctes des souches primitives distinctes.

Mais ces transformations, disent-ils, ont été lentes, insensibles, graduelles.

Ici, c'est à l'observation qu'il faut en appeler. Eh ! bien, si l'on ouvre les entrailles de la terre, et que l'on descende jusqu'au Laurentien, où apparaissent les premières traces de vie, trouve-t-on, en remontant de terrain en terrain, une transformation lente, insensible, et graduelle des espèces ? Loin de là ! toutes les espèces fossiles, dans quelque terrain que ce soit, sont aussi éloignées, plus éloignées même les unes des autres que les espèces actuellement existantes. Et c'est ainsi qu'ont été faites les découvertes les plus mortelles pour la théorie de Darwin. On a trouvé, par exemple, dans le Silurien, au milieu de Mollusques insignifiants, des *Orthoceras* gigantesques, ne mesurant pas moins de douze à quinze pieds de longueur ; et dans le Devonien, quelque chose de plus étonnant encore : au milieu d'une multitude de poissons de moyenne taille, le *Dinictys de Newberry*, poisson énorme, long de trente pieds, avec une tête formidable, des mâchoires terribles, des dents à tout écraser, et des défenses coniques, en forme de sabre, pouvant s'implanter de douze à treize pouces au moins dans la masse de leurs victimes !

Il est bien facile de s'imaginer comment de pareilles découvertes ont été accueillies : les transformistes ont montré beaucoup de stupéfaction, et leurs adversaires, ne pouvant plus garder leur sérieux, se sont demandé, avec un sourire d'ironie sur les lèvres, s'il était bien vraisemblable et bien admissible, que des animaux si grands, pêle-mêle avec des animaux si petits, eussent pu être le résultat d'une transformation lente, insensible et graduelle !

Et pourtant il n'y a pas que cela. Car tous les terrains qui viennent ensuite nous offrent invariablement le même spectacle de dissemblance et de disproportion. Il serait très curieux, par exemple, que M. Darwin entreprît de nous indiquer les espèces d'où ont pu parvenir le *Labyrinthodon*, l'*Archaeopteryx*, l'*Ichtyosaure*, le *Plesiosaure*, l'*Iguanodon*, le *Mégalosaure*, le *Xiphonodon*, le *Dinotherium*, le *Mégatherium*, le *Dinornis*, etc., tous animaux monstrueux, - Reptiles, Oiseaux ou Mammifères, - de taille gigantesque, aux formes les



plus étranges, et extraordinairement éloignés de toutes les espèces contemporaines.

Les intermédiaires manquent donc ! Et contrairement à l'axiome si vanté : *natura non facit saltus*, il est évident que la nature fait des sauts terribles parfois, capables de désarçonner les Transformistes les plus enragés et les Panthéistes les plus fougueux.

Ainsi l'expérience des temps géologiques et celle des temps historiques, se réunissent on ne peut mieux, pour démontrer péremptoirement la distinction, l'indépendance et la stabilité des espèces.

On pourrait ajouter ici que la transformation en elle-même est une chose radicalement impossible et absurde. On veut que les types primitifs soient indéfiniment modifiables en tous sens.

Eh ! bien, c'est là une première supposition que réprouvent les principes les plus autorisés de la philosophie. Comment en effet, expliquer la génération, dans ce qu'elle a de plus intime, si ce n'est par une force, qui, résidant dans le germe, en dirige un-à-un tous les développements, jusqu'à ce que l'être soit achevé ? Or, cette force, étant de même nature que celle qui anime les générateurs, ne peut évidemment produire que des êtres semblables à ceux-ci.

Il est question, comme on le voit, de la forme substantielle des Scholastiques. La philosophie moderne se révolte sans doute ; mais la philosophie scolastique, avec ses ineffables lumières, est encore plus grande, plus imposante, plus forte. Tombant de tout son poids sur le Baconisme, le Cartésianisme, le Cousinianisme, le Transcendalisme etc., elle écrase toutes ces misérables doctrines, comme un géant écraserait un pygmée ; et il demeure finalement acquis que tout être vivant qui se propage n'est pas modifiable en tous sens, mais bien au contraire, stable dans les attributs d'une nature, qui, tout en se multipliant, se conserve, d'une manière inflexible, toujours identique à elle-même, de produits en produits.

Supposons toutefois que ces types primitifs soient indéfiniment modifiables, comme on le veut. La philosophie accordera-t-elle qu'il en puisse résulter un double règne, végétal et animal,

parfaitement constitué et dans son ensemble et dans les espèces et les individus qui le composent ?

Non ! On prétend qu'étant donné la modificabilité des types, les modifications utiles se conserveront, au détriment des modifications vicieuses qui seront détruites.

Eh ! bien, c'est là qu'est l'erreur. Car si les types se développent d'eux-mêmes, ils se développeront au hasard. Et quoi !

Le hasard surveillerait cet immense travail de la transformation et de la multiplication des espèces !

Le hasard fixerait les modifications utiles et ferait tomber les vicieuses !

Le hasard produirait avec équilibre et avec proportion la double série des animaux et des plantes !

Le hasard enfin obtiendrait ce résultat sublime que sous une incalculable variété de formes, il y eût toujours l'ordre, l'harmonie, la beauté, et que la monstruosité, la difformité ne se montrât absolument nulle part ?

Qui ne voit que c'est là, la plus insoutenable doctrine, la plus extravagante absurdité, puisque le hasard, qui n'est pas une intelligence, qui n'est pas même un être, qui n'est qu'un mot creux et chimérique, ne peut absolument rien pour le contrôle et la direction d'une œuvre aussi difficile, aussi compliquée, aussi immense que l'œuvre de la transformation des espèces sur toute la surface du globe.

Darwin, paraît-il, aurait passé par dessus cette difficulté. Peut-être, au fond, n'en était-ce pas une pour lui. Car si c'est l'Absolu qui se développe ; comme l'Absolu, au dire de Spinoza et des Allemands, est doué de la pensée et de la conscience, et est soumis d'ailleurs à une inflexible nécessité de perfectionnement, bien manifestement impossible lui est de se développer mal ; et alors, il n'y a pas à craindre que la difformité, la laideur, l'imperfection se puisse rencontrer parmi les animaux et les plantes, puisqu'elle ne se rencontre nulle part.

Mais s'il en est ainsi, tant pis pour Darwin ! Avec les mêmes armes avec lesquelles on écrase les Panthéistes, on l'écrasera lui-même. On lui fera voir combien il est horrible et insensé de confondre Dieu avec l'univers, et de dire que c'est Dieu qui, après s'être fait matière, s'est fait successivement Zoophite, Mollusque, Articulé, Vertébré d'une part, et de l'autre Thallogène, Acrogène, Glumacée, Aglumacée, Gymnosperme et Angiosperme, constituant ainsi de sa propre substance, tous les animaux et toutes les plantes du monde.

Les transformistes qui reculent devant de telles monstruosité et de telles blasphèmes ne comprennent que trop l'absurdité radicale du système. Et la réaction qui s'opère parmi eux, est un présage certain que le Darwinisme voit déjà décliner ses beaux jours. On a entendu, par exemple, M. Wallace s'exprimer à ce sujet, en termes formels, et déclarer qu'il fallait nécessairement admettre, pour obtenir le développement régulier et parfait des espèces, une intelligence ou des intelligences exerçant un contrôle actif sur cet immense travail de transformation (*higher intelligences, controlling intelligences*).

La vérité, pourtant n'est pas encore là. Car ces intelligences ne peuvent signifier que Dieu, ou les anges, ou les forces de la nature. Or, si elles signifiaient les forces de la nature, ce serait le Panthéisme sous une nouvelle forme ; si elles signifiaient les Anges, ce serait la supposition la plus gratuite du monde ; et si enfin elles signifiaient Dieu, ce serait le coup de mort le plus immédiat de la doctrine, puisqu'il répugne à l'esprit de se représenter Dieu travaillant sans interruption et péniblement pendant de longs siècles, pour élaborer les deux règnes de la vie par la transformation des types primitifs, et qu'il nous va, au contraire, infiniment mieux, de le voir agissant seulement à des intervalles déterminées, selon les circonstances du globe, et faisant surgir alors, par la vertu de sa parole, des espèces nouvelles et nombreuses, indépendantes les unes des autres.

Ainsi donc, bon gré mal gré, et quelles que soient les résistances de l'erreur, il faut de toute nécessité, revenir à la création successive et multiple.

"La création, dit M. Duvernoy, a commencé l'existence de chaque espèce, la propagation la continue."

Mais quand la doctrine du transformisme ne pourrait être victorieusement repoussée, par rapport aux végétaux et aux brutes, il faudrait toujours bien qu'elle n'allât plus loin et qu'elle s'inclinât respectueusement devant l'homme, semblable à la mer, qui va se briser en vain contre un inébranlable rocher. Entre le singe le plus parfait et l'homme, il y a un abîme infranchissable, une distance infinie. Le corps de l'homme est d'une beauté, d'une délicatesse, d'une perfection telle, que le singe à côté de lui, est véritablement horrible, hideux et repoussant. Toutes les adaptations des membres de l'homme diffèrent essentiellement de celles des membres du singe. L'angle facial de l'homme est de 70 à 80 degrés, celui du singe atteint à peine 35°. Et l'homme est intelligent, le singe ne l'est pas. L'intelligence élève l'homme jusqu'aux cieux, elle le fait plus grand que l'univers. En cette noblesse suprême, cette dignité incomparable de l'homme de jouir de la pensée, de la science, du raisonnement et de la liberté, et de voir le champ de toute les sciences et de toutes les industries, de toutes les vertus et de tous les dévouements, ouvert devant lui, comme une arène d'honneur et de gloire, est la preuve la plus palpable, la plus saisissante, la plus irrésistible qu'il est l'ouvrage immédiat de Dieu, le chef-d'œuvre de ses mains, le roi qu'il a établi sur le monde. *Natura non fuit saltus !* Et du singe à l'homme, c'est le saut le plus désespérant qui se puisse voir. Car non seulement les facultés intellectuelles et morales de l'homme crient : arrière ! au transformisme étendu jusqu'à lui, mais flétrissent et condamnent impitoyablement à l'opprobre les vils et téméraires partisans du singe perfectionné.

Et qu'on n'aille pas dire avec Sir Georges Jackson Mivart que le corps de l'homme a bien pu être le résultat de la transformation de quelque singe supérieur, et que Dieu lui en aurait ensuite insufflé une âme intelligente et libre. Où est-il, ce groupe de singes

supérieurs qui n'eussent pas été éloignés d'être des hommes ? Tous les singes connus, vivants ou fossiles, en sont à une énorme distance !

Mais en supposant que ces singes aient existé et se soient perfectionnés jusqu'à prendre la forme humaine, on devrait au moins, trouver dans les entrailles du globe, des indices de ces hommes brutes. En trouve-t-on ? Hé ! pourtant, dans les terrains quaternaires, où l'on extrait des ossements humains, on rencontre à côté d'eux les traces les plus incontestables de l'intelligence, du raisonnement et de l'industrie. Et n'eût-on pas ces preuves de fait si décisives, il n'en faudrait pas moins, au nom de la logique et du bon sens, repousser avec énergie la théorie de Mivart ; parce que le corps de l'homme, dans toutes ses parties, étant essentiellement adapté à des fins d'intelligence, un pareil corps, privé de raison, serait la plus inconcevable monstruosité ; outre qu'abandonné à ses seules forces physiques, au milieu d'un monde animal où les muscles les plus puissants, les griffes les plus aiguës, les dents les plus tranchantes font la loi, si un tel être eût jamais existé, sa condition aurait été la plus misérable et la plus infime ; ce qui est la contradiction la plus flagrante du principe des modifications utiles, du perfectionnement indéfini, et de la conservation de plus en plus assurée des espèces.

Mais pourquoi tant insister sur ce point ? Ceux qui croient à la création de l'homme s'indignent d'une si large part d'attention accordée aux impies ; et tous les savants désintéressés et de bonne foi nous autorisent à passer outre et à regarder le transformisme comme une doctrine méprisée qui s'en va.

Appelons-en donc au plus tôt à la Genèse catholique, puisque la Genèse anticatholique est absurde.

Qu'enseigne la Genèse catholique ?

Que Dieu existe, qu'Il est nécessaire, immuable, éternel, unique, intelligent, conscient, tout puissant et parfait ; qu'Il a créé l'univers tout entier, qu'Il a consolidé le globe terrestre, qu'Il a formé les continents et les mers, qu'Il a épuré l'atmosphère, et fait

briller le soleil, la lune et les étoiles, qu'Il a créé avec une abondance extrême toutes les plantes : les herbes des champs, les buissons des vallées, les arbres majestueux des forêts, et tous les animaux : ceux qui nagent dans l'eau, ceux qui courent sur le sol, ceux qui volent dans les airs ; et qu'enfin, la terre étant prête, c'est-à-dire ornée, magnifique, admirable, avec tous ses êtres vivants, avec toutes ses montagnes, avec ses fleuves et ses lacs, ses parfums et ses douces brises, Il a délibéré, s'est dit à Lui-même : faisons l'homme à Notre image et à Notre ressemblance ; puis, prenant du limon, Il en forma un corps animal de la beauté la plus exquise, et soufflant sur son ouvrage un souffle de son amour, Il lui communiqua tout ensemble l'âme, l'intelligence, la raison, la conscience, le mouvement et la vie !

Voilà la naissance et l'apparition de l'homme sur la terre, d'après la Genèse catholique. Les hommes de foi s'attachent avec certitude et avec bonheur à cet enseignement, parce que, par Moïse, par Jésus-Christ et par l'Église, il vient de Dieu, et que lorsque Dieu parle, il faut croire ; et tous les hommes de science loyaux, s'appuyant sur les faits les mieux connus et les principes les mieux établis, déclarant en termes formels que c'est là, après tout, la seule doctrine qui soit raisonnable, et que l'esprit humain puisse franchement accepter.

D'autres, convaincus intérieurement, mais éprouvant de la répugnance à donner gain de cause à la religion qu'ils ne pratiquent point et qui condamne leurs passions, disent que nous ne savons absolument rien sur les origines de l'homme. Mais il y a toujours au moins deux choses que nous savons, et sur lesquelles l'ombre même du doute n'est pas possible, à savoir : qu'il y a eu un temps où nul homme n'existait sur la terre, et que du moment qu'il en a existé, ils ont été semblables à nous. Un imbécile peut bien se passer de doctrine sur la raison d'existence de l'humanité ; mais l'humanité, elle, n'a pas pu se passer d'origine ; et le transformisme rejeté, hormis qu'on en appelle encore à quelque songe creux, qu'on fasse pousser l'homme comme un champignon, ou qu'on le fasse tomber d'une comète, il faut bien, de toute nécessi-

té, admettre qu'un Créateur existe et que c'est le Créateur qui l'a créé.

Le voilà donc, le premier homme sorti des mains ouvrières de Dieu ! Le voilà, plein de force, et resplendissant de beauté, recevant dans ses frais poumons l'air qui vivifie son sang, ouvrant ses yeux à la pure et éblouissante lumière du soleil, promenant ses regards sur le spectacle enchanteur du ciel et de la terre, et portant promptement la main sur son cœur, pour en comprimer les premières pulsations si ardentes et si vives, produites par ces sentiments inénarrables de surprise et de bonheur, qui durent alors se presser dans son âme.

Le voilà ! Saluons-le, admirons-le, étudions-le. Car il est temps maintenant que nous examinions quelle a été sa science, que nous voyions s'il n'a pas été réellement l'homme le plus instruit qui ait jamais existé, le premier et le plus profond des savants.



TABLE DES MATIÈRES

Préface .....	3
I.....	4
II.....	16
III.....	27
IV.....	40
V.....	47
VI.....	57
VII.....	61
VIII.....	77